

L'ANCIEN GUIGNOL

Journal Hebdomadaire, Politique, Satirique, Littéraire et illustré

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

A LYON

44, Place de la République, 44

(Boîte dans l'allée)

VENTE EN GROS

1, RUE DE JUSSIEU, 1

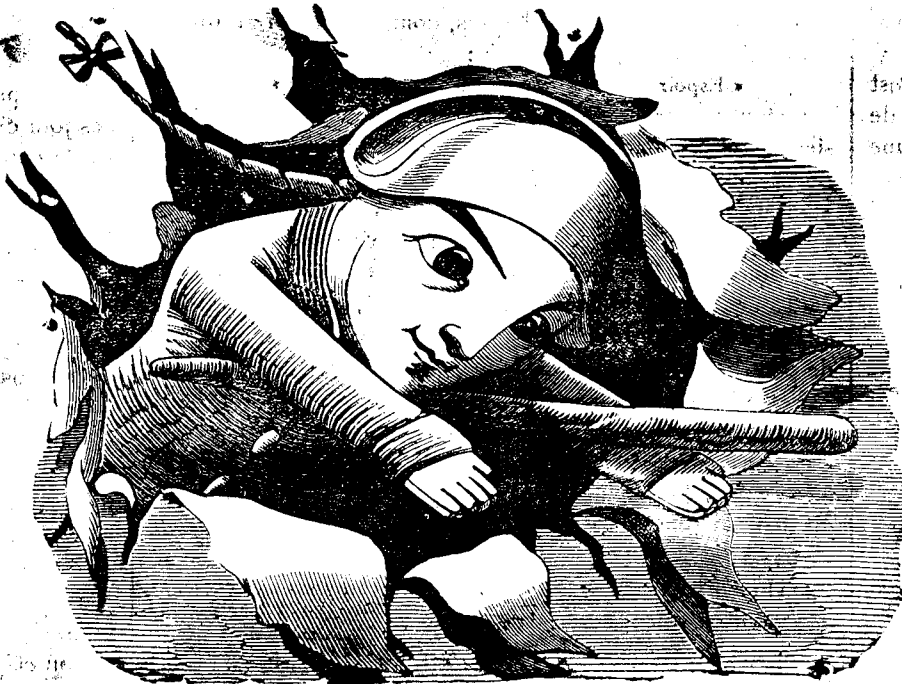
et chez tous les Libraires et Marchands de Journaux

Les ANNONCES sont reçues

A l'Agence de Publicité V. FOURNIER

14, rue Confort.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.



Rédacteur en Chef:

GEORGES LETELLIER

ABONNEMENTS

France. Six mois Un an
5 fr. 40 fr.

Etranger, port en sus

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.



M'sieu le Maire

Moi, Jean Guignol, ouvrier taffetaquier sans ouvrage, je sis été de ceusses-là qu'ont débaroulé exprès, l'autre jour, la Grand-Côte, pour vous bajaffer ça que les canuts et autes ont sus le cœur.

Ça que je voulais debobiner et que j'ai pas pu, car y avait là que le mami Bouffier. — Bouffier, c'est un nom quasi derisoire pour recevoir des cavets que bouffent pas. — Je vais vous le dire : c'est point la complainte de Cadet Rousselle ou d'z'histoires de brigands.

Ça commence à m'embêter à la fin, que je vous y aurais dit. Velà quarante et deux ans, nom d'un rat, que je gaffe dans les gaillots de l'esistence, et ces gredines d'années m'ont amené à chā une pus de misères qu'elles m'ont fait pousser de dents. D'abord, la première, je m'en rappelle pas, mais y paraît qu'elle était si mauvaise que les autes, parce que j'ai guenlé en venant au monde comme un veau, ça n'en a réveillé toute la maison, les voisins d'a coté cognaient contre le briquetage et criaient : — [Mais non d'un chien ! donnez donc à teter à ce mioche que nous empêche de dormir.

Bon, après ça, ç'a été l'année de la grande inondation, vous savez qu'on allait en bateau aux Cordevers, en Bellecour et de partout. Ensuite, est venu l'année que le pain était si cher, celle-là qu'a demoli le vieux pont de pierre qu'avait été bâti par les Romains ; pis, après quarante-huit que nous étions tous en évolution et sens dessus dessous, quarante-neuf qu'on s'est cogné à la Croix-Rousse, pis encore les années de demolissement qu'on a tout fiché à bas : l'Homme de la Roche, le clocher de Forvière, la Grenette, Saint-Côme, le Puits-Velu, Bonnevaux, les Cordeyers, la rue Buisson, la rue Gentil, la rue Sirène, tous les bons quarquiers que nous ont été gandoyés aux Brotteaux pour mettre à notre place des feignants et de pourtrones ; pis aussi le bâtiment de fer que barre Perrache et que fait augmenter les loyers et le fricot, escepté les journées et l'ouvrage, qui s'est escané en campagne. Après ça, septante, l'année des Prussiens, que nous sont portés en bandes du coté de Nuits et de Belfort. Nous en sont pas tous revenus. Mais ça fait de rien. On avait de l'espoir, on se croyait chouette, on était en République. Le chélu de la liberté, de l'égalité, de la fraternité, giclait sa lumière insinuante sur les monuments publics de Lyon.

Mais vela que le fourachaux de Ducros était porfait et c'était quasi encore l'an pire. Il se n'est escané

un matin, on se disait : c'est la bonne année c'te fois.

Sauf vot' respect, m'sieu le maire, y a six ans de ça. Quéque nous ont veu ? le chômage et la bise tout le temps. C'est pas de reproche que je vous fais, je le sais bien que c'est pas de vot' faute, mais c'est pas de la mienne non pus. Et si je sis allé me lantibardanner en place des Terreaux, creyez que c'était point pour vous demander de l'ouvrage, mais seulement pour vous faire assavoir que je n'en avais pas.

Vous n'êtes point brasse-roquet, vous ne faites ni le façonné, ni l'uni, mais faut bien que ceusses-là que nous ont promis une esistence heureuse soyent au courant de nos sigrollements.

Vous n'avez rien rebriqué encore, m'sieu le maire, p'têtre que vous ne savez pas.

Moi, je sais pas non pus, mais on m'y a dit que des ouvriers taffetaquiers et autes sont au bout du rouleau, et que c'est bien dangereux pour le métier qu'ordit les jours du gouvernement.

Comme j'aime la République, que c'est ma colombe préférée, plus chenuse encore que Madelon, j'ai voulu vous préviendre en vous assurant, que j' sis M'sieu Gailleton, voté très humble et respectable serviteur.

Jean GUIGNOL.

Taffetaquier dans l'embarras.



LES ROIS RÉPUBLICAINS

M. GAY

Méfiez-vous des proverbes qui courent les rues : l'un dit « Il faut avoir de la canelle pour vendre de la chandelle » Or, M. Gay vendit de la chandelle ; ce qui met mon proverbe en défaut.

Oui, M. Gay fut épicier, c'était, si je ne m'abuse, au n° 8, rue Thomassin. Il vendait des cierges. En langue commerciale, on écrirait : Il tenait des cierges. On aurait deux fois raison. Le mot tenait, avait alors, pour M. Gay, une double signification, il voulait dire : vendre et porter.

M. Gay fournissait tous les tabernacles et toutes les communautés. Nul négociant ne les faisait plus beaux. Tantôt longs comme des queues de billard, agrémentés d'un velours rouge frangé d'or ; tantôt agréablement festonnés et relevés en bosse comme des dagues allemandes ; d'autrefois, enluminés de jolis anges bouffis, chantant, sur la stéarine, la gloire du Dieu d'Israël ; puis, aussi, simples, sévères, lisses, rigides ; tels les cierges que l'Inquisition mettait dans la main défaillante des libres-penseurs, allant, pieds nus, faire amende honorable devant l'image de la Bonne Vierge-Marie.

M. Gay était obséquieux, plein de respect pour les fabriques ; aux petits soins pour messieurs les abbés, il baisait la patène, ne dédaignait point les cordons du dais, commu-

nait à la Sainte-Table, se confessait plus souvent qu'à Pâques et gagnait 50 oïô.

Le poète d'Orlanges a écrit quelque part l'histoire d'un épicier de Vaugirard, aveugle sur les débordements de sa Messaline de la mélasse et philosophiquement concluait.

On devient vite rentier
A tenir ainsi la chandelle.

A tenir ainsi le cierge, M. Gay devint vite quasi millionnaire. Les dévots se le rappellent. Il avait si belle prestance derrière le suisse, à côté du bedeau ! Quand, plus onctueux que le cirage Jacquand, il sortait du portail savamment fouillé de Saint-Nizier, ce n'était qu'un cri d'admiration. Dans le commerce de la sacrée cire, il avait pris quelque chose de figé et de fondant à la fois. Il était ferme et gluant, c'était un roc — de suif. Fier, il écrasait les mécréants ; humble, le prêtre l'écrasait. Mais, ce clercal, c'est un profond calculateur : il ne se laissait présenter le crucifix que pour mieux présenter sa facture.

Il n'avait pas l'excuse de croire. Sa foi était une marque de fabrique. Il mettait sa religion dans la balance pour augmenter le poids. Trois cents grammes de cire et deux cents grammes de cagoterie : ça fait une livre de cierge. Le crucifix, c'est la différence.

Spéculation heureuse, il a vingt mille livres de rentes.

La dévotion le fit riche ; il se mit dans l'idée qu'elle le ferait quelque chose. M. Gay ne douta plus qu'il avait de l'esprit le jour où il s'aperçut qu'il avait de l'argent. Il brigua les suffrages des familiers de St-Nizier, — ses condisciples dans l'agenouillement. Ils votèrent pour un autre.

L'épicier catholique fut blessé dans son amour-propre. Était-ce la peine d'avoir fait brûler à votre gloire tant de cierges, ô saints du paradis ?

Quand on a été dans le commerce, on a des ressources. M. Gay se dit, la cire de bon Dieu ne donne pas, vendons autre chose. A quelques élections plus tard, on vit ce phénomène : Gay le clercal, offrant aux suffrages de ses concitoyens Gay le révolutionnaire. Sa croyance — cire pieuse — avait fondu.

Lyon n'a point l'épouvante facile, il est l'héritier des antiques Gaulois et rien ne saurait l'étonner que la chute du ciel. La pirouette de M. Gay ne le surprit point. L'assistant recueilli des vêpres chrétiennes, le marchand de cierges — entra au conseil général avec une torche en main. Il se jucha à la montagne. C'est de là que ce gros homme trapu, aux cheveux crespelés et déjà gris, frais comme un bedeau, la barbe coupée à la Chesnelong, harangue les timorés qui ne mangent point suffisamment de prêtres à son gré.

Il est, dans notre assemblée, un Gavardie à rebours ; toutes les motions les plus baroques, les interruptions les plus sottes, les propositions les plus niaises sont du ressort de cet épicier clercal enrichi.

Il représente au conseil le socialisme, ce rentier gras à lard ; il ose, du moins, s'arroger le droit de le représenter. Il parle au nom des ouvriers honnêtes, des besogneux, des victimes de la réaction — lui monsieur Gay.

C'est une honte pour la démocratie sociale d'élire à chaque scrutin ce fantôme hypocrite et sot qui s'est taillé un drapeau d'émeute dans une robe rouge d'enfant de chœur.

OCTAVIO.

VICTIME DU CZAR

La cour martiale d'Olessa vient de condamner Marie Kaloujna, la nihiliste, à vingt ans de travaux forcés. C'est une peine plus terrible que la mort.

Les valets du czar savent que le bague c'est la pire des tortures pour les condamnés politiques, surtout pour les femmes. La courageuse jeune fille est livrée aux outrages des chiourmes, aux injures des fonctionnaires. Comme ses sœurs, elle va être enterrée vivante, à demi-nue dans un cachot. Mais plus heureuse que ses mâles et courageuses devancières mortes au gibet ou en prison, elle verra l'aurore de la délivrance.

Les jurés l'ont condamnée à vingt ans : les imbéciles croient-ils donc que l'Empire fera encore si longtemps peser sur la Russie son joug ignoble ? croient-ils qu'à ce czar en succèdera un autre ? et que, lasse enfin de tant souffrir, cette nation immense ne se lèvera pas un jour, assoiffée de vengeance, et n'étranglera pas, dans leurs repaires, le loup et les louveteaux ?

Marie Kaloujna sera bientôt libre, car la révolution est proche ; déjà Alexandre tremble et se sauve, épouvanté, de Varsovie, dont le silence même est un avertissement et une menace.

COGNE-DRU.

POÉSIE AU BLANC D'ESPAGNE



M. d'Andigné vient de publier, en volume, sous le titre : *Le roi légitime*, son discours du 27 juillet.

Il l'accompagne d'une poésie du vicomte de C...

Le vicomte de C... est un poète et un familier d'Anjou ; on ne nous révèle pas autrement son nom. Complétez-le vous même, si vous l'osez : les lettres qui manquent, deux, trois au plus, viennent se caser d'elles-mêmes derrière ce C gigantesque.

Le vicomte de C..., tandis qu'on remuait les parchemins, a accordé son luth. Luth vieillot, qui s'est sans doute usé à chanter les ris et les grâces au temps des galantes équipées :

Oyez, vilains et manants, le troubadour de la maison d'Anjou.

LES BLANCS D'ESPAGNE

*Pour enlever les taches, les souillures,
Blancs d'Espagne ont pouvoir souverain.*

*Ils font briller les épées, les armures,
L'argent les ors et jusques à l'airain.*

*N'y pas mêler d'Orléans le vinaigre,
Il ternirait, ôterait tout éclat.*

*Un peu d'eau claire et pas de liqueur aigre,
Le Blanc tout pur ! Tout le secret est là.*

*N'employez pas le Rouge d'Angleterre,
Il a toujours été rival du Blanc.*

*Le Blanc pâlit, ne ronge ni n'altère ;
Le Rouge abîme et détruit en usant.*

*Au Bleu de Prusse, uni par les Blancs d'Eu
La drogue est triple et n'en est pas meilleure,
La tache reste, et c'est encore le mieux
D'user du Blanc, sans mélange, à toute heure.*

*Vive le Blanc ! vivent les Blancs d'Espagne !
C'est avec eux que nous irons fourbir*

*Nos éperons pour prendre à l'Allemagne
Metz et Strasbourg et les reconquérir.*

Feuilleton de l'Ancien Guignol

LE CADAVRE DU RAJAH

La crémation est entrée en France, furtivement, à la faveur de la nuit, se cachant dans les excavations des rochers, mais elle est entrée, enfin ! Un cadavre a été brûlé, avec la complicité du gouvernement. Les autorités d'Etretat ont permis à des Indiens d'incinérer, sur notre sol, ce qui restait d'un rajah.

Tout le monde sait, en détails, aujourd'hui, de quelle façon s'accomplit cette cérémonie étrange. Des reporters, des littérateurs, des témoins ont raconté cette scène nouvelle pour nous. Nous savons comment fut dressé le bûcher, comment fut transporté le corps, comment, enduit de pétrole, il flamba devant les spectateurs silencieux, dont sa vive lueur faisant se profiler, sur les galets de la grève, les silhouettes démesurées.

Personne ne s'est indigné. Les âmes sensibles n'ont pas eu un frisson. Par la pensée, on a reconstitué cet original tableau, et, partisans ou non de la crémation, nul n'a osé lui dénier son caractère imposant et grandiose.

Cependant, si jamais crémation fut brutale, c'est bien celle-là.

Le bûcher est un bûcher ordinaire, élevé en face de la mer. Le cadavre, porté à dos d'hommes, est couché dessus, on l'enduit du liquide inflammable, on le recouvre encore de bûches nouvelles, puis on l'allume. C'est le bûcher biblique, celui qu'Abraham, ce père que l'Ecriture donne en exemple, aurait élevé pour son fils, si une chèvre ne se fût embarrassé les cornes dans un buisson. C'est le bûcher chrétien des premiers âges, quand, tout-puissants, les évêques com-

*Espoir chéri ! Dont j'aime à me repaître,
A quand le jour où, criant en avant !
Le roi de France étant enfin le maître,
Sur vos remparts verra le drapeau blanc.*

Étant vicomte, ainsi que de Lorgeril, le vicomte de C... n'a pas hésité une seconde à faire ses vingt-quatre vers faux. Il ne s'est pas occupé de sa césure au second vers, de sa voyelle muette au troisième, de ses deux rimes masculines au quatrième quatrain et du pied de trop de son quinzième hémistiche. Comme les courtisans de Louis XIV, qui se plaignaient d'hémorroïdes parce que le roi avait mal à l'anus, le vicomte de C... a voulu, par condescendance pour Henri V, que ses vers fussent boiteux.

Mais le clou, — le fin des fins, comme on aurait dit au dix-huitième siècle, — C'est ce :

« Espoir chéri, DONT J'AIME à me repaître. »

« Dont j'aime ! » Avez-vous bien saisi vous-même, monsieur le vicomte ? Nous sommes, comme les précieuses, tentés de vous le demander. *Dont j'aime !* détrône le carrosse amaranthe, le sonnet d'Oronte et le Quoiqu'on die ! Quoiqu'on die est charmant ! mais *dont j'aime* est une perle. « Espoir chéri Dont j'aime à me repaître ! » Que c'est délicat ! que c'est délicieux ! que c'est osé, gracieux et touchant ! Les Blancs d'Eu en feront, je le gage, une maladie de peau !

Cette idée des Blancs d'Espagne, astiquant la batterie de cuisine nationale, c'était trouvé. Et trouvé encore, cette phrase : « N'y pas mêler d'Orléans, le vinaigre, car on précise : « pas de liqueur aigre », quelle rime ! Et comme ça dit bien ce que ça ne dit pas. Mais rien ne vaut « *Dont j'aime à me repaître !* »

Oh ! pour l'amour des Blancs, souffrez qu'on vous embrasse. Vicomte, grâce à ce calembour — bon, les Espagnes sont unies et les Eu brouillés. Le traité d'Utrecht est lettre morte. Il n'y a plus de Pyrénées.

Et pourquoi la monarchie ne se fonderait-elle pas sur un calembour, comme la religion ? — Sur quoi repose le catholicisme, sinon sur un calembour : Jésus ne dit-il pas à Pierre : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église » ? Le calembour était mauvais. Dame ! Jésus n'avait pas l'esprit de monsieur le vicomte de C... Il a fait ce que nous appelons aujourd'hui un à-peu-près, un mot de la fin, dans le goût de ceux que le *Figaro* paie trois sous la ligne. Et, si atroce qu'il soit, il vaut bien le « On dirait du veau » de M. Arthur Meyer.

Le calembour a réussi à la chrétienté, il pourra réussir à royauté. A moins que la France ne s'y jette à son tour et que, lorsque MM. d'Andigné et consorts lui montreront leur prétendant en disant : *Anjou !* elle ne réponde : Feu !

Espoir chéri, dont j'aime à me repaître. »

GNAFRON.

QUEL TOUPET !

« La vraie ligne de conduite de la polémique religieuse vient d'être tracée dans cette phrase aussi nette que brève de la dernière instruction pastorale de M^{gr} Caverot. « La Sainte Eglise de J.-C. a toujours combattu l'erreur et le vice, « mais n'a jamais déclaré la guerre AUX PERSONNES. »

L'Eglise n'a jamais fait la guerre aux personnes ! pour oser accoucher de ça, ô *Express*, il faut que ton archevêque ait un toupet de chien.

mandaient aux rois ; c'est le bûcher qu'allumait Torquemada en Espagne et Cauchon en France, le bûcher sur lequel monta Jean Huss, le bûcher qui dévora les pages courageuse des livres révoltés.

Il est implacable et sied mal à la sensiblerie du siècle. Il laisse voir, quand les bûches s'écroulent dans le brasier qui semble de l'or en fusion, la carcasse ratatinée et noire du mort qui se consume. La science nous cachera cette fonte de l'être humain dans des temples qu'elle saura rendre décents et graves. La science nous offrira un four : c'est moins superbe que le bûcher, surtout que celui dressé de nuit, augmentant de ses étincelles les étoiles filantes d'un ciel de septembre, mais ce sera plus pratique, plus conforme à nos goûts, moins nature et plus industrie.

Car il faut, pour supporter la vue de ces spectacles terribles, des caractères fièrement trempés ; il faut être ces Indiens résolus et farouches ; il faut ignorer les attaques de nerfs et savoir, sans hurler, sentir les douleurs vous ronger le foie.

Les naturels de Bombay échoués sur nos côtes, en réduisant en poudre leur illustre parent, Bapu Sahib Kanderâo Ghatgay, n'ont pas fait acte d'adhésion à la science. Ce n'est pas pour obéir aux lois de la raison qu'ils ont refusé de confier à la terre, avec la charge de le mettre en putréfaction, le rajah qu'ils ont mis en cendres. Ils n'ont fait qu'obéir aux lois de leur religion ; ils ont fait ce que Bouddha commande de faire. L'enterrement est, à leurs yeux, un sacrilège : la crémation est une foi. Leur paradis refuse de recevoir les humains que le feu n'a pas purifiés.

Ainsi, c'est la superstition qui a amené en France une coutume qu'en France la superstition réprouve. La crémation, pour eux, est un préjugé. Un préjugé repousse, chez nous, la crémation. Le brahme leur dit : « Vous brûlerez vos morts. » Le prêtre nous dit : « Vous les enterrez. »

LE JARDINIER DU ROSIER DE MARIE



Le *Figaro* nous invite à assister aux obsèques de monseigneur Céleste-Adrien Pillon. Ce Pillon n'était par le premier venu. Le *Figaro* nous apprend encore qu'il était chanoine-évêque d'Antioche et membre de l'ordre du Christ de Portugal. Mais ce n'est pas à ces titres pompeux que monseigneur Céleste devait sa célébrité.

Il s'appelait Pillon. Dans le même *Figaro*, je ne sais qui, ces jour-ci, prouvait que les noms ont une grande influence sur le caractère.

Un monsieur s'appelant Pillon devait piller. Dans le cas-présent c'est ce qui advint. Quoique cette particularité fût une preuve de l'observation de son collaborateur, le *Figaro* la passe sous silence. Heureusement que la *Gazette des Tribunaux* est là. Pillon est synonyme de pillard.

On n'a pas oublié les exploits d'un certain Pillon de Thury, mêlé dans une vaste entreprise, connue sous le nom de la « Pantographie voltaïque ». Des millions avaient été raflés. Les opérateurs étaient presque tous des curés, et les opérés des ouailles. Pillon de Thury et monseigneur Pillon — par un de ces phénomènes que la Sainte-Trinité n'explique pas, mais prouve — étaient une seule et même personne, un seul et même exploiteur.

Pour l'exploitation de la pantographie et des imbéciles, monseigneur Pillon venait d'être condamné à cinq ans de prison et 3.000 francs d'amende.

Le *Figaro* a passé sur ce léger détail. Il n'a pas cru ajouter aux deux titres déjà si ronflants de son protégé celui de pensionnaire de maison centrale.

A quoi bon, du reste ? Ses nombreux camarades, trop occupés à tre ser des chansons de lisière, n'auraient pu rendre leurs derniers devoirs à ce pillard de marque, qui s'évade, par la mort, muni des sacrements de l'Eglise et de la bénédiction papale.

Mais une assistance plus joyeuse devait être conviée aux obsèques de cet ecclésiastique : ce sont les jeunes filles des Sociétés de persévérance, dont ce vénérable filou était le zélateur. Car il ne s'occupait point seulement de pantographie voltaïque il dirigeait encore le *Rosier de Marie*.

Il était le jardinier en chef de ce joli petit parterre. Il le cultivait avec amour. Il voulut même s'offrir le luxe d'une pépinière de roses tendres. Il fonda à Erceuil, dans l'Oise, un pensionnat de demoiselles. Frais boutons à peine éclos. Fleurs timides qu'il n'effleura pas toujours d'un doigt délicat.

L'évêque de Beauvais eut vent des procédés de culture du trop fervent jardinier et lui rappela que certaines méthodes étaient défendues par l'Eglise.

Comment s'y prenait l'horticulteur du *Rosier de Marie*, ce n'est pas très facile à dire ; mais un document revêtu d'un caractère sacré nous permettra de donner un aperçu des procédés ordinairement employés par Mgr Pillon, pour, d'une rose simple, faire souvent une rose double.

On se plaignit à l'évêché des floraisons trop rapides des jeunes du couvent d'Erceuil. L'évêque, ayant invoqué le saint nom de Dieu et entendu son conseil, régla et statua ce qui suit :

Nous obéissons à nos brahmes comme ils obéissent à leurs prêtres. Nous retournons en poussière, selon notre rite, comme eux, selon le leur, retournent en cendres.

Les bouddhistes qui ont incinéré leur mort auraient mis, à l'enterrer, la même résistance que nos chrétiens mettraient à incinérer les morts que d'habitude ils enterrent.

Ni les bouddhistes, qui ont raison, ni les catholiques qui ont tort, ne sauraient dire pourquoi ils ont, ceux-là, horreur de la tombe et ceux-ci horreur du bûcher.

Mais si les clients de Bouddha sont fidèles, ceux de Jésus le sont moins. Et des gens de ce côté du globe pourraient bien faire, au nom du bon sens, ce que ces illuminés font au nom de leurs croyances.

Le bûcher dressé à Etretat, par des hommes à peine nés à la civilisation, brutalement, religieusement, sans tact, même dépourvu de tout attirail fanatique, même sans les invocations, les momeries du rite, les officiants récitant des paroles mystérieuses, même sans la pompe païenne, si étrange à nos yeux, ce bûcher, loin d'arracher un cri d'horreur, a soulevé une clameur d'admiration.

La crémation a vaincu déjà par sa grandeur, elle qu'on accusait d'être trop matérielle. Elle a remporté la palme sur la poésie même du cercueil, du mort qui vous parle à travers trois ou quatre pieds de terre et dont on voit, tous les cinq ans, dans les bières disjointes, le osselets desséchés.

Partisans de la crémation, nous nous heurtons à un préjugé, — et la crémation est un préjugé ailleurs. C'est une coutume sacrée pour les Indiens. Nous, qui n'avons pas leur foi, nous comprenons à présent que c'est une coutume grandiose, pratiquée au grand air, et nous ne sommes pas loin de comprendre que, pratiquée selon nos tendances et nos mœurs, sans l'esprit mesquin de religion, ce serait une coutume utile, saine et grave.

OCTAVE LEBESGUE.

Article premier. — Défendons à M. Pillon, curé d'Ercuis, sous peine de suspension *ipso facto*, de donner à coucher dans sa maison à aucune des femmes ou jeunes personnes qui demeurent dans le pensionnat qu'il a établi dans sa paroisse.

Art. 2. — Lui défendons, sous la même peine, d'aller coucher audit pensionnat.

Art. 3. — Lui défendons expressément d'aller seul, avec aucune d'elles, en voiture particulière.

Art. 4. — Lui défendons encore d'aller prendre ses repas chez elles, de leur donner à manger chez lui et de se faire servir par elles.

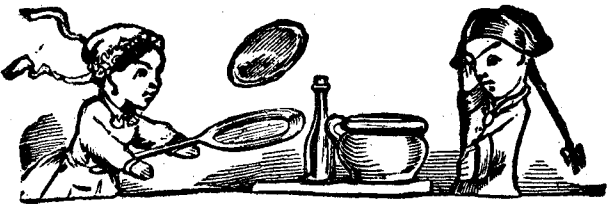
Art. 5. — Lui défendons, en outre, de se faire accompagner par aucune d'elles dans ses voyages, et notamment aux eaux ou bains de mer.

Art. 6. — Lui défendons de faire, dans le pensionnat, d'autres visites que celles qui auront pour objet les fonctions indispensables de son ministère, lui enjoignant en même temps de n'y faire ces visites, quand elles seront nécessaires, que pendant le jour et non dans la soirée ou la nuit, etc.

Après de ces titres à l'attention publique, que sont ceux d'évêque d'Antioche et de l'ordre du Christ portugais ? Monseigneur Pillon n'a pas été béni par le pape pour ces pompeuses mais vaines qualifications. Léon XIII n'a voulu que rendre hommage au farceur de la pantographie voltaïque, au vieux paillard catholique, qui ne cultiva les roses de Marie que pour avoir le doux plaisir de les effeuiller.

CHAMPAVERT.

OMELETTE DU JOUR



Nouvelles de la pondeuse d'Eux.

La comtesse de Paris vient de donner le jour un à sixième rejeton.

Le Gaulois a cueilli, au hasard, dans la liste de Saint-Cyr, les noms d'une centaine de gommeux de la haute, pour prouver, dit-il, que les vieilles familles à tradition militaire sont loin d'être dégénérées.

Ça prouve aussi que Saint-Cyr est le foyer militaire de toutes les conspirations monarchiques et la dernière forteresse des chouans.

Une secte — inutile de dire qu'elle est anglaise — a fait vœu de ne jamais boire que du thé. Son président, M. Joseph Levesey, vient de mourir à l'âge respectable de 91 ans.

S. M. Britannique ferait sagement, dans l'intérêt de son nez, qui passe du vermillon au violet, de s'engager dans la secte de ce vénérable défunt.

Pecci, dit Léon XIII, prépare une encyclique contre le libéralisme. Il n'y a que les papes pour confectionner avec tant de patience des cautères pour les jambes de bois.

Ferblanterie diplomatique :

M. de Bismarck possède actuellement quarante décorations, il ne lui manque plus qu'une croix : la grand'croix de la couronne de fer.

S'il n'attend plus que ça pour mourir : qu'on la lui donne tout de suite.

M. Bocher n'est pas, comme on l'a dit, candidat à l'Académie.

Il n'est pas d'usage qu'un valet sollicite les honneurs réservés au maître.

Le comte de Paris publie un singulier avis dans le *Moniteur universel*. Il fait savoir aux gens à qui il adresse des lettres confidentielles — que ces lettres ne doivent être communiquées à personne.

Comme ils sont mal élevés, les correspondants de M. Philippe VII, pour avoir besoin de telles recommandations.

Il y a à la Chambre des députés, actuellement, 108 chevaliers de la Légion d'honneur.

Et combien de chevaliers d'industrie ?

MADELON.

LE BAZAR THIERS AU LOUVRE

Le petit bourgeois a légué ses bibelots à la France. Le bric-à-brac de la rue Saint-Georges est arrivé au Louvre.

Dans les greniers du musée national moisissent des toiles célèbres, des marbres s'ébrèchent, des poteries se brisent, des brutes retrouvés dans les tombeaux d'Orient, gisent en morceaux. Il n'y a pas de place pour les merveilles de l'histoire et de l'art, mais il y a place pour des papillons en papier, des copies à la gouache et des piles d'assiettes.

C'est le legs de M. Thiers. M. Thiers nous a chargés de veiller à perpétuité à l'entretien de ses tabatières et de ses compotiers. Il nous a obligés à épousseter religieusement

une foule de Vénus en bronze, hautes comme des poupées. Il nous a légué le soin ridicule d'établir un dressoir au Louvre pour loger sa faïence !

Nous avons accepté, — et je crois bien même avec reconnaissance, disent les rapports officiels. C'est ainsi que, depuis huit jours, on est admis à visiter ce bazar unique au monde, cette boutique à treize, ce salon d'un petit bourgeois dans le musée des grands artistes.

Celui dont les objets d'art tiennent tout entier dans ces deux salles a été, aux yeux de la bourgeoisie, un critique d'art éminent. Elle l'a écouté causant peinture comme elle écoute Sarcey causant théâtre ou Claretie causant de n'importe quoi. Il fut en son temps ce que sont, dans le nôtre, le fort-en-thèmes et le faible-en-tout. Il fit des Salons, on le tint pour un érudit. Qu'on aille le voir au Musée.

Le critique autorisé se révèle. Toutes ses richesses sont accumulées dans un même tas. L'homme qui jugea des peintres n'a pas un tableau ; mais, en revanche, il a des aquarelles, qui ne sont que des copies d'un très discutable mérite. C'était pour M. Thiers que les rapins chantaient :

*La peinture à l'huile c'est beau,
Mais ça ne vaut pas la peinture à l'eau.*

Et ces vitrines de bazar, que renferment-elles ? Un fouillis prétentieux, des petits magots dont on fait aujourd'hui des manches de parapluie ; des albums chinois qu'on donne en prime dans les magasins de nouveautés ; des collections de papillons oubliées chez un naturaliste. Et des statuettes toutes petites — pas plus hautes que ça. C'étaient les dieux — les dieux *Ladres* de la maison de la rue Saint-Georges.

M. Thiers aimait les choses d'art — bon marché. Il monta patiemment son étagère avec ses économies, sans discernement, sans goût, sans souci du beau dont on le croyait — oh ! pas nous — un des fervents adeptes. Ces banalités sont l'image de son génie de boutiquier.

On retrouve le bourgeois partout dans cette salle. Rigoriste dans son faux-col, il se débraille dans ses goûts. Sa collection est riche en Vénus. Elles sont pudiques ou lascives, couchées ou debout, toutes nues ou plus que nues, mais elles ont été choisies pour le plaisir des yeux. Que de fois la main fébrile du vieillard, défenseur de la morale outragée, dut se promener sur les contours et s'arrêter sur les rondeurs les plus troublantes — surtout sur certaines dont l'artiste, sachant pour quel maître il travaillait, a même indiqué à plaisir ce qui d'ordinaire ne s'indique pas.

Mais le comble, c'est le musée de la vaisselle. M. Thiers a légué au musée un service de deux cents couverts ! Rien n'y manque : ni la soupière, ni le saladier, ni le plat à poisson, ni le saussier, ni le compotier, ni le moutardier. Service banal s'il en fut, qu'on a étalé dans une sorte de dressoir : les assiettes sont par cinq. La table est servie. Une salle du Louvre est ainsi transformée en salle à manger.

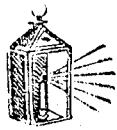
Quelques mètres plus loin sont les émaux de Bernard Palissy.

M. Thiers a voulu éclipser la faïence du maître es-figulines, avec son beau service que M^{lle} Dosne ne sortait que les jours de fête et qu'elle essayait elle-même, dans la crainte qu'il ne fût dépareillé. Songez donc ! des assiettes à quinze sous pièce !

Il reste encore de la place aux murs ; qu'on y accroche la batterie de cuisine ; qu'on y accroche les casseroles, les chaudières et les basinoires et, sur une colonne de jaspé qu'on place le pot de nuit sur lequel s'accroupissent Monsieur, Madame et Mademoiselle. Nous voulons que la collection soit complète. Pourquoi ne point nous permettre de contempler le vase nocturne de M. Thiers, puisqu'on nous force à admirer ses assiettes à soupe ?

Maintenant est-on bien sûr de ne s'être pas trompé ? Était-ce bien dans le palais qui abrite les maîtres de toutes les écoles, les chefs d'œuvres de tous les pays, que M. Thiers prétendait caser ses bibelots et ranger sa vaisselle ? Certainement non, cette porcelaine vulgaire, ces statuettes en faux bronze, ces chromo-lithographies, ces crépons japonais, sont des objets d'étreintes pour maisons de nouveauté. Relisez plus attentivement le testament du petit bourgeois de la place Saint-Georges et vous verrez qu'il ne légua pas tous ces articles au musée du Louvre, qu'ils deshonoreraient, mais au magasin du Louvre, qui pourrait les vendre.

GEORGES LETELLIER.



LES BALLONS DIRIGEABLES

Les ballons sont dirigeables.

C'est une révolution universelle, qui ne coûte pas un coup de feu. Il n'y a plus de frontières, il n'y a plus que des hommes.

Le ballon en marche a sa patente nette. Pas de factionnaire qui lui dit : On ne passe pas ! Pas de gabelou qui lui dit : Ouvrez votre paquet !

Le ballon se rit des quarantaines, des traités de commerce et des arrêts d'expulsion.

Il réformé l'impôt : d'un coup d'hélice il supprime les octrois. Libre-échange et protection deviennent deux mots nuls. Il n'y a plus de taxes ou, du moins, il n'y a plus moyen de percevoir les taxes.

Le ballon dirigeable sera un contrebandier.

Les nids d'aigles deviendront des entrepôts ; il y aura des

fabriques clandestines sur le sommet de la Yung-Frau. Les gabelous, ayant des loisirs, taxeront le Parisien qui rentrera en ville un canard, acheté chez le paysan, dix fois plus cher qu'au marché ; mais impuissants ils verront passer en fraude, au-dessus de leurs têtes, le ballon chargé de volailles.

Les faux-monnayeurs ne seront plus assez bêtes pour fabriquer des billets de banque ou des pièces de cent sous dans les caves. Il y aura des ballons fabricant de la fausse monnaie.

Le Trésor est perdu si le secret du plus lourd que l'air est trouvé.

Comme il n'y aura plus de frontières, il n'y aura plus de proscrits. Les nihilistes défieront le czar ; les fenians défieront l'Angleterre ; les révolutionnaires défieront Ferry. Pour ne pas être embêté par la police, on tiendra ses réunions en plein air. Si la police fait fermer l'Elysée, on frêtera un ballon et on se réunira ensuite, au-dessus, à une demi-lieue, à peu près ; on redescendra sur la Guillotière quand on aura fini.

Le passe-port sera un chiffon. Traverser les Pyrénées sera aussi aisé que franchir le trottoir.

L'internement cessera d'être une peine, le bannissement sera une plaisanterie. Il y aura bien des chances de s'échapper du bagne. Toutes les lois seront violées : les caissiers infidèles ne seront plus forcés d'aller en Belgique ; les adultères ne craindront plus les sbires du conjoint trompé. On cherchera en vain la retraite des coupables ; des amants passionnés donneront des coups de canif, cachés dans les nuages.

Le ballon dirigeable bafoue les lois, se moque des gendarmes, enjambe les octrois, déchire les mandats d'amener, sauve les proscrits, ne paie pas d'impôt, protège l'adultère, encourage le vol, enhardit l'assassinat. Le ballon dirigeable c'est l'anarchie absolue.

CHAMPAVERT.

ÉCHOS

A l'ombre de Gavarni !

Deux petites filles jouent aux Tuileries. L'une interroge l'autre :

— Dis-moi, combien as-tu de papas ?

— Eh ! mais, je n'en ai qu'un, tiens !

— Oh ! bien, chez maman, nous sommes quatre — et nous avons chacun le nôtre !

A la vogue des Tapis.

Un monsieur et une dame marchaient une superbe poupée !

— Quarante francs.

— C'est plus cher qu'un enfant.

Deux paysannes des environs se rendaient au marché. L'une d'elles, tenant à son bras un panier soigneusement ficelé, est interpellée par un préposé d'octroi :

— Eh ! là-bas, qu'est-ce que vous avez dans votre panier ?

— Inca.

— Hein ?

— Incacadi ! crie la seconde femme.

— Ah ça ! vous moquez-vous de moi ? Je vous demande ce que vous avez.

— Inca.

— Incacadicala !

— Ah ! sacrédié ! vous m'ennuyez, entrez au bureau.

Là on ouvre le panier et l'on trouve un chat (inca).

Champoireau est commis dans un grand magasin.

Un client choisit une magnifique canne.

— Combien ? demande-t-il à Champoireau.

— Quinze francs.

— Bien, je la prends.

Et le client se dirige vers la caisse.

Mais, en route, il voit un parapluie, du même prix, l'exa-

L'autre jour, des confrères adressaient à un journaliste allemand le reproche d'avoir sollicité maintes fois diverses décorations, parmi lesquelles, l'ordre de la Légion d'honneur.

— Laissez donc, reprend un autre confrère ; il a pu demander des ordres, mais il n'en a reçu qu'un seul : celui de quitter la France.

Vieille calembredaine pour les chasseurs :

— Tenez, monsieur, j'ai à vous en conter une bien bonne et qui m'est arrivée à moi-même.

— Eh bien, voyons, ne nous faites pas languir, dites-la.

— Un jour — c'était dans les bois de Verrières — je tire un lièvre à dix pas. Mon plomb fait balle et coupe l'animal en deux. Eh bien ! vous me croirez, si vous voulez ! — pendant plus de deux cents pas, les pattes de derrière couraient après les pattes de devant.

Un souvenir d'Auber.

On lui demandait pourquoi il n'allait ni à la mer, ni à la campagne, ni aux eaux.

— Pourquoi ? répondait-il en souriant, je n'ai aucune raison pour éviter aux maladies, aux rhumatismes, aux congestions l'ennui d'un voyage. J'aime bien mieux les attendre tranquillement chez moi.

LE GONC.

PARTIE DE BOULES

Le mot de la charade était :

Sage-femme

Solutions justes : Ararat Tararien. — K. Momil. — S. Prit. — Lune à tic. — Le cercle des Francs-Licheurs. — Peau-tard — K. Rapace. — Le frère à Gnafron. — Un Marseillais (désinfecté). — O. Q. P. — Auguste A. — Migraine. — E. Paté. — L. D. P. Louis D.

Charade

DÉDIÉE AUX CHASSEURS

MON PREMIER, mignon, acéré,
Pour l'oiseau, le plus timoré
Est une arme de la nature.
Il s'en sert contre l'ennemi
Ou bien pour saisir la fourmi
Qui des petits est la pâture

MON SECOND est un fruit doré
Parrain de MON TOUT, et sucré ;
La richesse de la Savoie

Et MON TOUT, charmant oiseau.
Dont la conquête au chasseurs plaît
Y chante auprès du ver-à-soie.

PIQUE-BISE

CHRONIQUE DU POULAILLIER

GRAND-THÉÂTRE

Notre première scène vient de rouvrir ses portes pour quelques jours seulement afin de permettre à M^{me} Judic de nous charmer par quelques-unes de ses créations.

Aussi, mardi, à la première représentation de la charmante artiste, la salle était-elle littéralement bondée et le public qui était accouru pour l'entendre, ne lui a pas ménagé ses sympathies.

Que de grâce et de naïveté dans cette Lili du premier acte, et quel air crâne elle nous prend lorsqu'elle embouche la trompette du caporal-clairon.

Tout à tour, jeune fille espiègle et naïve, jeune femme frivole, et enfin au troisième acte, grand mère revêche.

Judic sait donner à tous ses rôles un cachet d'incomparable vérité. MM. Emmanuel, Edouard Georges et Worms constituent un ensemble des plus satisfaisants.

La série de représentations de M^{me} Judic continue par Nitouche, une de ses meilleures créations, la Femme à papa, dans lequel elle est inimitable et terminera probablement par une dernière de Nitouche.

CÉLESTINS.

Mardi dernier, notre seconde scène reprenait Jonathan pour le deuxième début de M. Belliard. Nous avons parlé de cette pièce lors de sa reprise avant l'ouverture de la saison théâtrale. Excellente soirée pour le débutant, son admission étant assurée, ses débuts ne sont que de simples formalités.

MM. Dalbert, Reine, Fort, M^{me} Billon et la toute mignonne Simon Jalabert complétaient un ensemble des plus réussis.

Tricocche et Cacolet sent toujours l'officine, c'est un bel et bon succès pour les artistes et la direction.

POLYTE DU PLATEAU.

PETITE POSTE DU GOURGUILLO

K. Momil. — Pas suffisamment exact. Merci néanmoins.



La Satire de l'Ouest, journal humoristique, 8, rue Crébillon à Nantes, offre en prime gratuite à tout nouvel abonné d'un an, les Nuits Parisiennes, de son rédacteur en Chef, Ernest d'Orlanges.

Cet ouvrage, qui a fait le sujet d'une des dernières conférences de F. Sarcey, le critique aussi connu que terre à terre, se vend 3 fr. 50 c, en librairie, à Lyon et ailleurs.

Cet ouvrage est un volume de poésies que les mères seront bien de ne pas laisser lire à leurs filles.



Le Gérant, VERNAY.

Lyon. — Imprimerie Moderne, Cours de la Liberté, 70.

LES RR. PP. PRÉMONTRÉS

DÉPOT GÉNÉRAL : RONZIÈRE et C^{ie}, droguistes, 12, Rue Tupin, Lyon

Livraison franco contre 3 fr. 10 en timbres ou en mandat-poste

Pharmacie du Bât-d'Argent, rue Bât-d'Argent. — Casimir, 82, avenue de Saxe, et toutes les pharmacies.

De l'Abbaye de Saint-Michel

ont trouvé le moyen de guérir les par l'emploi des Dragées à base de Valériane de zinc et des principes actifs du Quinquina, préparées par BAIN, pharmacien-chimiste. PRIX : 3 francs.

Migraines
Névralgies
Névroses

Le succès de l'émission d'obligations PANAMA que M. de LESSEPS offre en ce moment au public, n'est que la répétition de ce qui se passait jadis pour les émissions de Suez. Les obligataires du canal de Suez qui, en 1867, avaient souscrit des obligations 5 0/0 à 300 fr., ont maintenant un titre valant 540 francs, soit un bénéfice de 240 francs. Il est évident que les souscripteurs des obligations de PANAMA actuellement en émission au prix de 333 francs, et rapportant un peu plus de 6 0/0, se préparent un bénéfice équivalent à celui que les obligataires de Suez ont réalisé, sans compter une prime de remboursement de 177 francs, plus sûre que les lots de tirage, car chacun l'encaisse à un moment donné.

Et voilà tout le secret de l'affluence des souscripteurs, tant en province qu'à Paris, qui apportent ce premier versement de 20 francs par obligation souscrite.

COMPAGNIE UNIVERSELLE
DU
CANAL INTEROcéANIQUE
DE

PANAMA

Président-Directeur : M. FERDINAND DE LESSEPS

SOUSCRIPTION PUBLIQUE

387,387 Obligations
DE 500 FRANCS CHACUNE

RAPPORTANT 20 FRANCS PAR AN

Payables semestriellement les 1^{er} Avril et 1^{er} Octobre

REMBOURSABLES A 500 FRANCS EN SOIXANTE-QUINZE ANS

Cette émission est faite en vertu du vote de l'Assemblée générale des Actionnaires qui a eu lieu le 29 Juin 1882

Prix d'Emission : 333 fr.

JOUISSANCE DU 1^{er} OCTOBRE
PAYABLES COMME SUIT :

20 fr. en souscrivant.	20 fr.
30 » à la répartition (contre remise d'un titre provisoire).	30 »
50 » du 15 au 20 novembre 1884.	50 »
50 » du 1 ^{er} au 5 janvier 1885.	50 »
100 » du 1 ^{er} au 5 avril 1885, sous déduction du coupon de 10 fr. échéant à cette date, soit.	90 »
83 » du 1 ^{er} au 5 juillet 1885.	83 »
333 fr.	Net à payer. 323 fr.

Les souscripteurs auront à toute époque, à partir de la répartition, la faculté d'anticiper la totalité des versements, sous bonification d'intérêt au taux de 5 0/0 l'an. Ceux qui useront de cette faculté au moment de la répartition bénéficieront d'un escompte de 6 fr. 35 par titre. En tenant compte de cette bonification, l'obligation entièrement libérée, jouissance du 1^{er} octobre 1884, ressortira à 326 fr. 65, ce qui représente un revenu de 6 fr. 12 0/10, sans compter la prime de remboursement.

Les titres définitifs seront délivrés au moment même de la libération.

La Souscription sera ouverte le 25 septembre 1884
ET CLOSE LE MÊME JOUR

A PARIS :

A la Compagnie universelle du Canal Interocéanique, 46, rue de la Harpe.

A la Compagnie universelle du Canal de Suez, 9, rue Charras

Au Comptoir d'Escompte de Paris, 14, rue Bergère.

A la Société Générale de Crédit Industriel et Commercial, 72, rue de la Victoire.

A la Société de Dépôts et de Comptes courants, 2, place de l'Opéra.

A la Société Générale pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France, 54, rue de Provence.

A la Banque de Paris et des Pays-Bas, 3, rue d'Antin.

Au Crédit Lyonnais, 19, boulevard des Italiens.

A la Banque d'Escompte de Paris, place Ventadour.

A la Banque Franco-Egyptienne, 32, boulevard Haussmann.

Et dans leurs bureaux de quartiers, à leurs agences, en province et à l'étranger, et chez leurs correspondants en France et à l'étranger.

A NEW-YORK :

Au siège du Comité américain de la Compagnie du Canal Interocéanique de Panama.

ON PEUT SOUSCRIRE DÈS À PRÉSENT PAR CORRESPONDANCE

N-B. — Un droit de préférence est accordé, sur la production de leurs titres, aux titulaires des 600,000 actions de la Compagnie du Canal Interocéanique, à raison de une Obligation pour deux Actions.

Les Actions devront être présentées à l'un des guichets désignés ci-dessus, où elles seront frappées d'une estampille constatant qu'elles ont usé de leur droit de souscription.

Les titres qui ne sont pas réservés par préférence aux actionnaires de la Compagnie et le solde des Obligations sur lesquelles ce droit de préférence n'aurait pas été exercé, seront répartis entre tous les souscripteurs indistinctement, au prorata du nombre des titres souscrits par eux sans toutefois que la Compagnie soit tenue d'attribuer des fractions d'obligation.

A vendre à l'amiable

ensemble ou séparément

L'IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE
ET

le Journal de Loir-et-Cher

Exploités à BLOIS (Loir-et-Cher) depuis plus de 50 ans, et depuis 24 ans sous la raison sociale LECESNE et C^{ie}, arrivés au terme de son expiration.

S'adresser, pour tous renseignements, à M. Lecesne, imprimeur à Blois, rue Denis-Papin, 13.

L. BOULANGER, éditeur, 83, rue de Rennes, PARIS

DICTIONNAIRE UNIVERSEL ILLUSTRÉ
DE LA

GÉOGRAPHIE ET DES VOYAGES

comprenant :

la description physique, politique, etc. de tous les états, de toutes les contrées de l'Europe; la description archéologique de toutes les villes, villages, hameaux renfermant des curiosités, des articles détaillés sur les montagnes, les fleuves, les rivières, etc.; des études sur les mœurs et usages des peuples, par une société de gens de lettres, de touristes et de savants, sous la direction de

C. Lucien HUARD

PRIME :

Dans la 1^{re} livraison une Carte de la Cochinchine et du Tonkin.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL ILLUSTRÉ
DE LA

VIE FRANÇAISE

comprenant :

la biographie de tous les Français marquant de l'époque actuelle, l'analyse des œuvres les plus célèbres, la monographie des instituts, académies, l'histoire des principaux théâtres et journaux, etc.; en générale, tout ce qui constitue la vie intellectuelle et sociale de la France.

Par une société de gens de lettres et de savants, sous la direction de

Jules LERMINA

PRIME :

La 1^{re} livraison contiendra le portrait de J. GRÉVY, la 2^{me} celui de V. HUGO, d'après Bonnet.



ALAMBICS-VALYN Depuis

Cuivre rouge étamé, solidité garantie, emploi facile
PORTATIFS ET FONCTIONNANT A VOLONTÉ à feu nu et au bain-marie
Distillant économiquement: fleurs, fruits, plantes, marcs, grains, etc.
Indispensables aux Châteaux, Maisons bourgeoises, Fermes et à l'Industrie.
PRIX SANS PRÉCÉDENTS: 50 fr., 75 fr., 100 fr., 150 fr. et au-dessus
BROQUET & C^{ie}, 121, r. Oberkampf, PARIS, Seul Concessionnaire
Demander également le Catalogue illustré des POMPES BROQUET pour tous usages.

50 fr.

GRAVURE SUR TOUS MÉTAUX

Artistique, Commerciale et Administrative

SPÉCIALITÉ DE LETTRES ET CHIFFRES EN ACIER

TIMBRES EN CAOUTCHOUC



Rue de Sèze, 4 et avenue de Saxe, 72

(Maison fondée en 1372)

Poinçons, Marques à chaud et à froid, Numéroteurs, Timbres mécaniques et à main, Dateurs
Lettres et Chiffres à jour, Gravure de sujets, Armoiries, etc., etc.